

Régis Schleicher, arrêté près
d'Avignon le 15 mars 1984

d'entre Les murs

Régis Schleicher a passé vingt-six ans en prison. Ancien membre d'Action directe, il raconte dans un livre comment ses compagnons de détention lui ont donné la force de se retourner sur son passé.

par Jean-Philippe Leclaire

A cause du magnétophone posé sur la table du restaurant, le serveur se fait curieux. "Monsieur, vous êtes connu, non ?" Réponse amusée de Régis Schleicher : "Si vous trouvez qui je suis, vous êtes vraiment très fort..." La photo la plus récente de l'ancien membre d'Action directe date du 16 mars 1984, au lendemain de son arrestation près d'Avignon. Aujourd'hui âgé de 53 ans, dont vingt-six passés en prison, Régis Schleicher assure la promotion de son dernier livre, *Clairvaux, instants damnés* mais refuse de se laisser photographier ou filmer. On lui fait remarquer qu'en passant chez Denisot, Ardisson ou Ruquier, il vendrait quatre fois plus de livres. "Oui, mais j'aurais cent fois plus d'emmerdes!", répond en souriant celui qui bénéficie depuis le 26 mai dernier d'une liberté conditionnelle.

Dans *Clairvaux, instants damnés*, Régis Schleicher raconte ses camarades de détention de la centrale de Clairvaux, dans l'Aube - Le Gros, La Goutte, Ratko, les deux Mounir - mais aussi les matons, les frites du mercredi et le dégoût du quotidien. "Finalement un jour, un mois, une année, un perpète se sont écoulés... Et au bout le vide pour la plupart nous a néantisés!", écrit celui qui est, lui, sorti

debout du néant. Rencontre à Lyon, au restaurant Rouge Tendance (ça ne s'invente pas !), dont le serveur cherche encore qui pouvait bien être ce motard pas très grand mais costaud, tantôt grave, tantôt souriant, dont la tête désormais sans moustache lui semblait pourtant si familière.

Entretien > Quelle est l'histoire de ce livre ?

Régis Schleicher - En 1997, je me rends compte que je suis en train de perdre la langue. Ça fait une quinzaine d'années que je suis "dedans", je tourne avec un vocabulaire de quelques centaines de mots. Fin 1997, je me retrouve à l'isolement, avec encore moins de mots. J'ai du temps à perdre. En dehors d'une promenade de deux heures le midi, je croupis dans une cellule d'une dizaine de mètres carrés. J'écris les premiers chapitres du livre, puis je suis transféré à Moulins, en détention normale. En février 2003, je fais une tentative de cavale qui échoue. Le PC sur lequel j'écrivais est saisi et tout ce qu'il y a dedans est analysé, versé au dossier et imprimé sur procès-verbal. Je récupère tout ça au moment du procès pour tentative d'évasion alors que je suis à nouveau à l'isolement à Clairvaux, courant 2005. J'ai ensuite sorti deux romans¹. *Clairvaux...*, je ne le finirai

que durant les neuf mois de ma période de semi-liberté, en 2009 et 2010, à Lyon. Je bossais la journée ; le soir et le week-end je rentrais au placard et j'écrivais.

Quand on referme votre livre, on se pose forcément la question : à quoi sert la prison ?

Un jour, un psychiatre m'a demandé : "Qu'est-ce que vous avez appris en prison ?" Je lui ai retourné la question : "Vous pensez sincèrement qu'en laissant croupir quelqu'un pendant vingt ans dans une cellule de dix mètres carrés il va apprendre quelque chose ?"

L'administration pénitentiaire pourrait se servir de vous comme d'un exemple : l'ancien terroriste qui s'est cultivé grâce à la prison et publie désormais des livres...

Je ne veux surtout pas devenir un exemple ! Tout ce que j'ai appris en prison, je ne l'ai pas appris grâce à la prison. J'avais seulement la chance d'être curieux et je savais quelles ficelles tirer. J'ai appris des langues étrangères parce que j'ai fait la démarche de contacter le Centre national d'enseignement à distance ou la faculté. Il a fallu interpellier l'administration pénitentiaire pour obtenir des subventions qui permettent de payer les frais d'inscription, très coûteux pour un prisonnier. Si je suis sorti de prison debout et pas rempli de haine et d'amertume... (il s'interrompt) Un homme se définit par les endroits

“j’ai compris que la douleur et la souffrance n’appartiennent pas à un seul camp”

où il passe et les relations sociales qu’il établit. Aujourd’hui, je suis le produit de tous les gens dont je parle dans mon livre, ceux que j’ai aimés et ceux que je n’ai pas aimés.

A tous, même aux pires des violeurs ou des meurtriers, vous dites vouloir redonner “une part d’humanité”...

Je suis entré en prison avec une vision du monde assez manichéenne : les bons et les mauvais, les rouges et les noirs. La prison m’a offert le “luxe” de côtoyer des gens venus d’univers très différents. J’ai rencontré des fachos et des pervers capables d’élans du cœur insoupçonnés, d’une vraie générosité. J’ai aussi rencontré des gens de mon monde, des militants soi-disant altruistes qui ne respectaient pas leurs valeurs. J’ai vite compris que le monde n’était pas si binaire.

L’interview que vous avez récemment accordée au Progrès est titrée : “Je ne veux plus changer le monde”. Est-ce un aveu d’impuissance, ou le monde n’est-il pas si mal que ça ?

Ce titre, c’est une bonne accroche, mais tendancieuse car incomplète. Le journaliste m’a demandé où j’en étais politiquement et je lui ai répondu : “Je suis encore privé de mes droits civiques, je suis revenu à des ambitions plus modestes, je ne veux plus changer le monde.” Je voulais dire que le monde n’avait pas besoin de moi pour changer. Que ça me plaise ou pas, je n’ai pas d’interaction là-dessus. Mais je ne me considère pas non plus comme un “repenti d’Action directe”, comme j’ai pu le lire sur un site internet.

Dès 2005, dans une interview par écrit à Libération alors que vous étiez encore en prison, vous avez quand même été le premier ancien membre d’Action directe à exprimer très clairement des regrets.

Sans entrer dans le débat de savoir si notre combat était juste ou pas, en étant un minimum honnête et lucide, je suis obligé de reconnaître que des gens ont souffert. Quand le soir vous rentrez à la maison et qu’au lieu d’un mari ou d’un père vous trouvez une chaise vide, c’est une douleur qui s’apprivoise mais ne s’efface pas. Il faut la respecter et se faire petit devant ça, éviter les déclarations indécentes qui remuent le couteau dans la plaie.

Vous faites référence à des propos tenus à l’époque par un autre membre d’Action directe, Jean-Marc Rouillan² ?

Peu importe de qui je parle. J’ai commencé à lutter parce que j’étais

sensible à l’humain et aux souffrances de l’humanité. Mon adolescence, c’était Pierre Overney³, l’Espagne, le Chili, le Vietnam... Malgré ces élans d’humanité, j’avais fini par ne plus voir l’humain, mais seulement la fonction. Quand vous vivez en groupe réduit et sous la pression des événements, vous avez un point de vue sectaire, le combat justifie le combat.

Lors de vos différents procès, vous aviez encore une attitude très radicale. Vous avez même menacé des jurés. Comment s’est produite cette évolution ?

Il y a une quinzaine d’années, j’ai perdu quelqu’un qui m’était infiniment cher. Cette mort m’a amené à réfléchir autrement que de manière théorique à la mort des autres, à la violence dont j’avais été l’auteur ou le coauteur. J’ai compris que la douleur et la souffrance n’appartiennent pas à un seul camp. J’ai un pote qui a été tué sous mes yeux (Ciro Rizzato, lors d’un hold-up à Paris, le 14 octobre 1983 - ndr). Sa mère et sa compagne aussi ont pleuré.

Ces regrets, vous auriez pu les garder pour vous. En les publiant, avez-vous

voulu que vos mots arrivent jusqu’aux familles de vos victimes ?

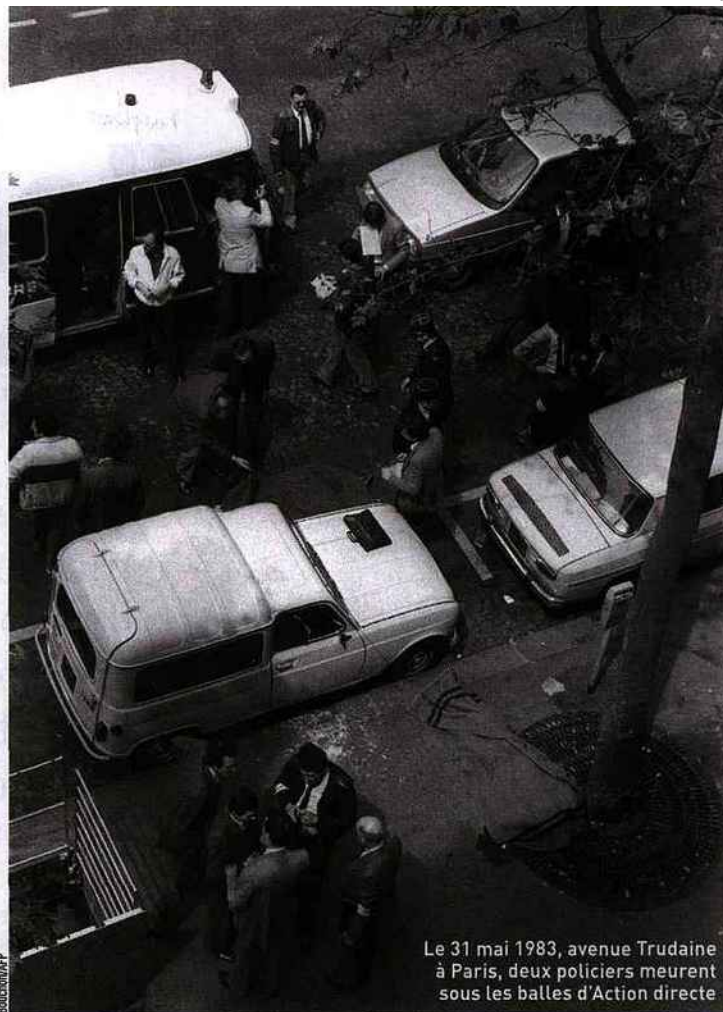
Oui, mais ça ne veut pas dire que j’ai envie d’entrer en contact avec elles. Moi, même vingt ans après, je ne voudrais pas rencontrer celui par qui la souffrance est arrivée. Une rivière de sang a coulé, et on ne peut pas jeter des ponts comme ça.

Le cinéma a récemment produit sur la bande à Baader ou sur l’extrême gauche italienne des films qui condamnent ces mouvements mais en donnent une vision souvent romantique. Avec Action directe, on est toujours dans le dur...

Le sang est toujours moins rouge ailleurs. Quand vous marchez dedans, c’est plus sordide. Prenez Che Guevara : on l’a érigé en icône révolutionnaire, quitte à oublier qu’en Bolivie son groupe n’était guère plus important que le nôtre et qu’il a été balancé par ceux pour lesquels il était venu lutter.

Politiquement, où vous situez-vous aujourd’hui ?

Pour moi, la politique a toujours été indissociable de l’engagement. Or, je ne suis plus disposé à y consacrer du temps et de l’énergie. J’ai d’autres priorités.



Le 31 mai 1983, avenue Trudaine à Paris, deux policiers meurent sous les balles d’Action directe

En 2005, vous vous déclariez encore "militant communiste". Vous le restez aujourd'hui ?

Communiste, oui. Militant, non.

Vos parents étaient engagés politiquement à gauche mais pas à l'extrême gauche. Votre père a même été l'un des fondateurs de la CFDT. Comment ont-ils vécu votre basculement dans la violence ?

Ce fut très douloureux parce que j'ai lutté avec des armes dans une société qui pour eux ne le justifiait pas. L'éducation qu'ils avaient essayé de me donner, c'était le respect de l'homme, y compris de son intégrité physique. Ils se sont demandés ce qu'ils avaient loupé.

Quelle est la réponse ?

Rien. J'ai eu la chance infinie de pouvoir discuter librement avec eux. Mes parents ont non seulement toujours été présents mais – là, ça va sembler "hérétique" – ils ont toujours considéré que j'étais un honnête homme. Ils pensaient que j'étais sincère, épris de convictions, même si j'ai basculé dans des choses qu'ils condamnaient.

Comment cela s'est-il produit ?

A l'époque, une grande partie de la jeunesse adhérait à ces courants politiques. Kouchner, July, Cohn-Bendit pensaient la même chose que moi.

Mais ils n'ont jamais opté pour la lutte armée...

Ils avaient peut-être déjà des plans de carrière. Moi, j'étais plus jeune, peut-être plus sincère aussi, et j'ai rencontré des gens qu'eux n'ont pas rencontrés et inversement.

Avez-vous lu le livre que vient de publier Jean-Marc Rouillan ?

Non, pas encore. Je pense que je ne serai pas d'accord avec ce qu'il dit. Mais j'ai lu pas mal de ses précédents bouquins, il a un vrai talent d'écrivain. Mais attention, mon bouquin ne parle pas d'Action directe. On m'a jugé et condamné pour les faits que j'ai commis au nom d'AD. Aujourd'hui, je pose des actes différents, dont ce livre. Qu'on me juge désormais sur ces actes. ■

Clairvaux, instants damnés (L'Éditeur), 304 pages, 19 €

1. *Les Pacifiants* (Édite), 2006 ; *Huis clos* (Alexipharmaque), 2009.
2. Dans *La Dépêche du Midi* datée du 26 juillet 2005, Jean-Marc Rouillan déclarait notamment : "On veut clairement un repentir officiel (...). On veut faire publicité de notre intervention sur l'inutilité de la lutte armée, sur sa dangerosité." Or précisait-il, "nous croyons toujours valable notre positionnement communiste", tout en concédant que "les conditions de la lutte armée n'existent plus".
3. Militant maoïste tué le 25 février 1972 par un vigile devant les portes des usines Renault à Boulogne-Billancourt.
4. *Infinifit présent* (Éditions La Différence).

depuis son arrestation en mars 1984

condamnation Régis Schleicher a été condamné deux fois à la réclusion à perpétuité : pour sa participation à la fusillade de l'avenue Trudaine à Paris le 31 mai 1983, au cours de laquelle deux policiers ont été tués, ainsi que pour une série de hold-up, dont un braquage avenue de Villiers le 14 octobre 1983, qui a vu la mort de l'un des participants, Ciro Rizzato.

menaces Lors d'un procès en décembre 1986, Régis Schleicher menace les membres du jury populaire en leur promettant "les rigueurs de la justice prolétarienne". Le lendemain, cinq des neuf jurés se font porter pâles et le procès doit être renvoyé. Ces incidents aboutissent à la création de la Cour d'assise spéciale, uniquement composée de magistrats.

conditionnelle Fin juillet 2009, après vingt-cinq ans de prison, il bénéficie d'un régime de semi-liberté, puis d'une libération conditionnelle depuis le 26 mai dernier. A ce titre, il lui est encore interdit d'évoquer les faits pour lesquels il a été condamné ainsi que de rencontrer les parties civiles ou ses anciens complices. Régis Schleicher travaille pour l'association caritative lyonnaise La Pierre angulaire. Il ne devrait recouvrir la totalité de ses droits qu'en mai 2015.

membres Cinq autres membres de premier plan d'Action directe sont sortis de prison. Joëlle Aubron est décédée des suites d'un cancer du poumon le 1^{er} mars 2006 à l'âge de 46 ans. Nathalie Ménigon vit sous un régime de libération conditionnelle depuis le 17 juillet 2008. En prison, elle a subi deux accidents vasculaires cérébraux. Maxime Frérot et Georges Cipriani bénéficient d'un régime de semi-liberté. Jean-Marc Rouillan a lui aussi bénéficié d'un régime de semi-liberté à partir de décembre 2007 mais a été réincarcéré pour des propos tenus dans *L'Express* du 1^{er} octobre 2008. Il déclarait notamment : "En tant que communiste, je reste convaincu que la lutte armée à un moment du processus révolutionnaire est nécessaire."